

gouffre affreux où l'avaient plongée les fatales révolutions, il y avait là un vaste champ ouvert aux disciples de l'éloquence : aussi surent-ils en profiter, et les nombreuses séances remplies par cette discussion furent d'un intérêt piquant, et permirent en outre à tous les membres d'acquiescer des notions plus claires et plus précises sur ces grands génies qui ont joué un rôle si important dans l'univers.

Cependant ces longs débats semblèrent épuiser les forces des membres, et les années 1855 et 1856 marquent une de ces périodes de crise et de faiblesse que toute société doit s'attendre de traverser, et qui souvent ne sont que le prélude de jours plus glorieux. Durant cette période les séances deviennent plus rares, et le zèle semble s'affaiblir en dépit des généreux efforts de quelques membres. Toutefois, les annales de la Société peuvent encore enregistrer de beaux et utiles travaux. Tel est par exemple un discours sur la dispersion des Acadiens : il y avait de quoi enflammer un jeune orateur dans ce sujet éminemment patriotique, dans le récit de ce drame épouvantable dont les sanglantes cruautés seront toujours une tache pour l'honneur de l'Angleterre. Tel est encore un autre travail sur les études classiques ; ici l'orateur, mûri par l'expérience, s'applique à démontrer l'immense avantage des études classiques, et l'utilité pratique de chacune des branches qui les composent : ce sujet d'une actualité frappante, ne pouvait manquer de produire les plus heureux résultats.

Il faut encore mentionner une discussion sur le sujet suivant : Quel est celui d'entre ces quatre sujets, le commerçant, le cultivateur, le militaire et le savant, qui sert le plus essentiellement l'Etat ? Le commerçant se présente d'abord avec ses spéculations si grandioses et si bien calculées : c'est lui qui soutient l'industrie, accroît les ressources matérielles d'un pays, et favorise les communications à l'étranger. Puis vient le cultivateur avec sa vie douce et paisible, et son travail laborieux dont les résultats, sans satisfaire les vues étroites d'une vaine ambition, n'en sont pas moins d'un poids immense pour la gloire et la prospérité d'une nation. La noble mission du militaire est ensuite mise en relief par les disciples de Bellone qui montrent les intérêts du pays sauvegardés, et la gloire nationale augmentée par les bras de ses vaillants défenseurs. Enfin apparaît le savant, déversant sur l'humanité les précieux trésors de sa science, et régissant en vainqueur sur le monde des intelligences. C'est à ce dernier que les membres accordèrent leurs suffrages, honorant ainsi d'une préférence non équivoque la grandeur et l'importance d'un rôle qu'ils étaient appelés à jouer eux-mêmes plus tard.

A cette époque de calme et même de ralentissement, succéda une période de trouble et d'agitation bien propre à tirer les esprits de leur apathie, mais dont les effets furent malheureusement funestes à la Société. La fatale Discorde, poussée par je ne sais quel mauvais génie, apparut dans la Société, et voulut y établir son empire tyrannique. Fascinés par ses vaines promesses, les membres lui donnèrent accès pour quelque temps ; alors commença une série de séances orageuses pendant lesquelles naissaient à chaque instant des discussions violentes, où l'on mettait souvent en oubli les préceptes de la Rhétorique et surtout les précautions et les bienséances oratoires. Tantôt c'était le procès-verbal du Secrétaire que l'on mettait au jeu : sentiments impartiaux, appréciations illicites, longueur démesurée, tout était soumis à une critique sévère, quand elle n'était pas outrée. Tantôt l'on attaquait au passage une malheureuse motion qui avait le tort de ne pouvoir satisfaire tous les goûts : on l'enveloppait d'objections, d'amendements, de sous amendements, et que sais-je encore ? Aussi après avoir passé par tant de creusets divers, le pauvre *bill* en sortait rarement intact : heureux quand il n'était pas jeté dans le *fatal panier*, pour y rester enseveli dans un éternel oubli. Et puis, il fallait voir ces flots d'éloquence se heurtant les uns contre les autres, ces investives lancées contre un malencontreux adversaire qui osait manifester son opinion, ces éclats de voix dont le principal résultat était d'étouffer les raisons d'un adversaire auquel la nature avait refusé de puissants organes, et enfin ces mouvements et ces gestes passionnés, peu conformes aux règles de l'art, mais qui avaient du moins l'avantage d'attirer les regards et de distraire les esprits. Quand, après plus de vingt ans, on parcourt le récit de ces violents débats, on se rappelle involontairement les séances orageuses de l'Assemblée Législative, où les Girondins et les Montagnards vidaient leurs querelles à qui mieux mieux : *Sic magna cum parvis componimus*. Mais, il n'est pas besoin de dire que les suites ne furent pas aussi funestes dans la Société Laval, qu'au sein de l'Assemblée Législative. Toutefois cet esprit de discussion paralysa pour quelque temps les plus généreux efforts, et empêcha la production de travaux utiles et sérieux, tels qu'en exigent les règles de la Société.

Cette période porte avec elle un enseignement dont nous devons profiter en passant ; c'est que le principal aliment pour la vie d'une Société quelconque, est l'union de ses membres, ou, pour me servir d'un principe devenu proverbe, *l'union fait la force*. Ce qui manquait alors à la Société Laval, ce

n'était ni les membres, ni les talents, ni même la bonne volonté, mais le défaut d'union semblait neutraliser les plus nobles efforts. Puisse cet exemple de nos prédécesseurs nous servir de leçon pour l'avenir ! Alors nous ne nous repentirions pas d'avoir retracé ici cette page un peu obscure de nos annales.

DISCIPULUS.

(à continuer.)

M. le Supérieur du Séminaire de Nicolet.

L'autorité est si belle et si nécessaire dans une institution, que nous aimons toujours à lui rendre hommage dans la personne de celui qui la représente : c'est ainsi que nous comptons au nombre de nos plus joyeuses fêtes celle de notre vénérable Supérieur.

Le R. M. N. Bellemare mérite à plusieurs titres la reconnaissance des élèves. Ses éminentes qualités lui ont déjà concilié tous les cœurs depuis qu'il remplit la fonction de son prédécesseur, le feu R.-M.-Ths. Caron, appelé au ciel par la divine Providence. Je rapproche ici deux noms, ils sont également chers au Séminaire de Nicolet.

Nous avons, mercredi soir, célébré cette fête d'une manière grandiose, M. L.-N. Bernard, physicien, souhaita la bienvenue à Mgr des Trois Rivières, puis lut une magnifique adresse ; M. le supérieur sut y répondre en termes très-appropriés et son allocution fut accueillie par une salve d'applaudissements.

*Athalie*, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, a été représentée avec un rare mérite sur notre théâtre qui était assez splendide puisqu'il représente le Temple de Jérusalem ; la judicieuse prédiction de Boileau au grand Racine s'est une fois de plus réalisée, en effet nous avons tous admiré ces scènes si touchantes, si dignes d'admiration, et nous nous sommes surtout attendris sur le sort du petit Joas que la vaine *Athalie* voulut renverser du trône de David. Bref, cette sublime tragédie en cinq actes a été couronnée d'un plein succès. Il fallait l'habileté savante et l'énergie du R. M. Ed. Buisson pour exercer une tragédie rarement représentée sur nos théâtres canadiens ; la capacité des acteurs lui fait indubitablement le plus grand honneur : MM. L.-H. Lavallée, H. Plourde, E. Barry, G. Prince, A. Lessard, J. Hamel, P. Côté, A. Duguay, F. McCaffrey, A. Quesnel, J. Trigamme, C.-J.-M. Verge et A. Smith se sont distingués dans leur rôle respectif. Le chœur des Lévités, sous la direction de M. l'abbé P. Manseau et de M. A. Courchesne a été parfaitement exécuté.

Monseigneur Lafèche et 80 prêtres, venus de différents diocèses, rehaussaient